

A MON PÈRE.

A MA MÈRE.

Témoignage d'amour et de reconnaissance.

A MON ONCLE, CHARLES VANNUCCI,

Ex-Maire de la ville de Bastia.

A MONSIEUR JOSEPH ARRIGHI,

Ex-Grand-Vicaire et premier Aumônier de l'Empereur à l'île d'Elbe.

Comme un hommage d'amitié et de respect.

A. VANNUCCI.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

INTRODUCTION.

JE devrais peut-être, dans cette circonstance, parler des épidémies en général, en développer les principes, et en signaler les espèces; mais ici il s'agit de celle que j'ai vue, et dont moi-même j'ai été la victime. Son caractère particulier a attiré toute mon attention, et je croirais manquer à mon devoir de ne pas la signaler, afin qu'elle puisse trouver sa place dans l'histoire de celles qui ont été observées jusqu'à ce jour.

Une topographie de la Corse aurait été nécessaire. Ce travail, quoique déjà commencé, ne m'a pas paru assez complet pour le mettre sous vos yeux. Je me bornerai donc à tracer le caractère et les effets de la maladie qui régna à Corté pendant les mois de juin, juillet, août et septembre 1826.

Quoique la Corse soit généralement un pays sain, il est néanmoins des saisons où les maladies sont plus fréquentes; mais elles ne portent pas toujours avec elles un caractère aussi pernicieux que celui de l'épidémie dont je veux essayer de tracer le tableau.

Cette maladie offrit dans son cours trois époques bien distinctes : dans les premiers temps, elle se montra avec des symptômes bénins ; au milieu de la saison, elle prit un caractère inflammatoire ; et sur la fin elle dégénéra en fièvres intermittentes et en affections chroniques.

DISSERTATION SUR UNE ÉPIDÉMIE

QUI RÉGNA
DANS LA VILLE DE CORTÉ

(DÉPARTEMENT DE LA CORSE)

L'AN 1826.



Aspect général de l'épidémie de Corté, 1826.

VERS la fin de juin 1826, plusieurs individus de la ville de Corté furent atteints de morosité, d'abattement, de stupeur ou d'exaltation, auxquels succédèrent des céphalalgies intenses. La peau était brûlante, le *facies* coloré, la bouche sèche, la langue aride, jaunâtre et tachetée, acquérant par moment de l'épaisseur; les dents agacées et recouvertes d'une matière jaunâtre et amère; les lèvres sèches et rou-

ges, quelquefois surchargées de mucosités desséchées; l'œil sec ou larmoyant, redoutant la clarté du jour, dont l'impression exaltait les douleurs cérébrales; enfin la pupille dilatée, principalement chez les enfans. On remarquait chez quelques individus des crevasses éruptives aux extrémités inférieures; le pouls était très-irrégulier, et le frisson précédait ordinairement le développement de la maladie. On observait que les malades avaient l'esprit inquiet, et éprouvaient des rêvasseries, des douleurs dans l'abdomen, principalement aux hypochondres, et un gonflement au foie, auquel succédait l'ictère compliqué de fièvre intermittente. Néanmoins cette règle n'était pas générale, et le tempérament entraînait pour beaucoup dans les variétés. La mort était peu fréquente et la guérison ordinairement prompte.

Dans le milieu de l'été, la maladie prit un caractère plus intense, plus inflammatoire. Le ventre était extrêmement sensible, les urines rares et très-colorées, les selles difficiles, le délire survenait avec ces symptômes, qui quelquefois étaient précédés de vomissemens, dont la matière était verte ou brune, et quelquefois bilieuse. A la suite de ces accidens, la maladie était plus longue, et ne se terminait que vers le vingtième ou vingt-unième jour, qui décidait du sort du malade. Quelquefois elle se terminait par un rhumatisme ambulante.

Vers le milieu de l'automne, et lorsque la température fut plus douce, elle changea encore de caractère, et traînait en longueur pendant plus de quarante à cinquante jours. L'invasion était toujours la même; mais les terminaisons étaient telles, qu'elles laissaient aux uns un gonflement excessif des parotides, qui les conduisait à la mort; à d'autres, un ictère compliqué de maigreur; aux uns, la dysenterie et le marasme; aux autres, des fièvres intermittentes de différens types; à d'autres, enfin, survenaient des dépôts critiques.

On rechercha la cause et la nature de cette maladie. Les autorités locales firent des dispositions pour atteindre ce but; mais ce qui frappait les gens de l'art, c'est que l'épidémie avait commencé dans les pays les plus élevés de l'île, et qu'elle descendait par degrés dans les vallons et dans les plaines.

La ville de Corté est située au centre de l'île, sur le revers d'une colline, au pied d'une haute montagne en forme d'amphithéâtre, et dont les bas-fonds sont arrosés par les eaux limpides du Tavignano, de la Ristonica et de l'Orta. Cette ville, d'une construction ancienne, n'offre par elle-même aucune cause d'insalubrité; néanmoins elle fut une de celles qui les premières en furent frappées. Je remarquerai que ce fut d'abord dans la partie la plus élevée (nommée haute ville) que parurent les premiers malades, ensuite vers le centre, enfin à la partie la plus basse de la ville.

Il résulta des recherches auxquelles on se livra que la principale cause de cette maladie était les exhalaisons des marais qui entourent Saint-Florent et Calvi. De ces lieux s'élèvent chaque été des miasmes qui forcent les habitans à s'éloigner.

Un vent du nord qui régna pendant la saison leur fit franchir les hautes montagnes qui les séparent de l'intérieur de l'île. Par ce moyen, les miasmes se répandirent dans nos contrées, et déposèrent leur principe morbide sur nos fruits et sur les personnes mêmes, ce qui fit considérer la maladie comme épidémique. En effet, les symptômes que j'ai indiqués démontrent assez l'action de l'air sur le système absorbant, et celle des alimens sur les voies digestives.

Je suis fondé à croire que les causes épidémiques naissent constamment des exhalaisons des divers cloaques et des marais apportées par l'air atmosphérique. Cet exemple ne laisse aucun doute sur cette assertion, attendu que, près de Calvi et de Saint-Florent, les habitans qui sont frappés de maladie éprouvent exactement les mêmes symptômes, et que dans les saisons les plus chaudes son intensité est la même, à la différence que les habitans de ces villes sont plus acclimatés que ceux de l'intérieur, moins exposés à l'influence de ces miasmes. Ces motifs sont suffisans pour faire naître chez ces derniers des accidens plus alarmans. Nous n'avons remarqué, au reste, aucun signe de contagion. Les personnes qui donnaient des soins aux malades étaient moins atteintes que celles qui venaient des travaux champêtres, où la plupart passent les nuits.

Réflexions.

Si l'on considère les maladies épidémiques par rapport à leurs effets , celle qui fait l'objet de ce travail offre les mêmes caractères que la plupart de celles qui ont été observées. On y voit dans son principe les signes des fièvres gastriques, intermittentes, quotidiennes, inflammatoires et nerveuses, et ceux des éruptions ; elle présente aussi des symptômes de typhus , à raison des engorgemens glanduleux. Cette parité de symptômes a rendu très-difficile le diagnostic des médecins.

Ici j'ai pu observer les effets des divers traitemens qui ont été administrés ; j'ai pu juger du résultat des méthodes , et j'ai vu que la médecine expectante était la seule qui apportât des secours efficaces. A l'Hôpital-Militaire, on exerçait exclusivement la médecine antiphlogistique : les sangsues, les saignées et les délayans étaient les moyens que l'on mettait en usage ; mais ils ne produisirent pas les avantages qu'on en attendait. Chaque jour, on voyait emporter les cadavres des malades qu'aurait sauvés un traitement puisé dans une autre doctrine. Les praticiens de la ville, qui ne faisaient que seconder la nature dans ses vues bienfaisantes , et ne la contrariaient que dans ses mauvaises intentions , épiaient les variétés des symptômes, ainsi que les périodes du mal, et y conformaient l'application de la thérapeutique. Ils étudiaient la nature des tempéramens, et graduaient les remèdes d'après leurs différentes espèces. Cette marche était couronnée de plus de succès. J'ai vu et j'ai admis ce principe, duquel je me suis bien trouvé, qu'il fallait toujours chercher à atteindre le foyer de la maladie, pour le diviser et en affaiblir l'intensité, si du moins on ne pouvait le détruire complètement. Au début de la maladie, je me bornais à combattre l'inflammation par une légère saignée. J'examinais la qualité du sang, et, si j'y reconnaissais une altération, j'en cherchais la nature et j'essayais de la diminuer. Si, après cette saignée, la langue était saburreuse, j'administrais un vomitif, auquel je faisais succéder une

abondante boisson; s'il y avait des symptômes nerveux, j'employais les calmans. Si, malgré ces moyens, je voyais naître la putréfaction, je me servais du quinquina, du camphre, du nitre, du musc, de l'éther; et lorsque j'étais parvenu à arrêter tous ces accidens, je n'hésitais pas à ordonner d'abord de légers laxatifs, puis des purgatifs; par ce moyen les malades étaient ramenés par degrés à la vie. Si, par suite de la première influence du principe morbide, l'invasion se portait sur d'autres organes, je cherchais à la repousser par des remèdes dont l'expérience a démontré l'efficacité. Ainsi, se portait-elle sur le foie, j'avais recours aux hépatiques (la carotte, la scolopendre, la terre foliée de tartre, dont je faisais des boissons); affectait-elle le système glanduleux, je faisais usage des émolliens, des fondans, selon la période. De cette manière, j'agissais sur toutes les autres parties de l'organisation, conformément aux principes que j'ai reçus à l'école de Pise, où j'ai fait mes premières études médicales. L'estimable M. Canale, vieux praticien de Corté, employait les mêmes moyens. Les soins assidus que ce digne médecin n'a cessé de prodiguer aux malades lui ont assuré une reconnaissance générale.

Après avoir donné une idée superficielle de cette maladie, dont je voudrais signaler les symptômes à chaque période, les effets et la terminaison, qu'en un mot je désirerais rendre classique, je vais essayer de tracer son histoire en suivant les trois divisions établies par la nature.

Première division.

Première période. A la fin de juin se manifestèrent, comme je l'ai déjà dit, la morosité, la stupeur et la céphalalgie. Cette dernière avait lieu avec ou sans frisson. Dans le premier cas, le malade éprouvait des vomissemens; dans le second, la fièvre était toujours continue.

Les moyens employés dans cette période étaient les boissons délayantes, les bains de pieds et les lavemens. Si la fièvre était conti-

nue, on pratiquait une légère saignée; si le frisson reparassait, on avait recours aux minoratifs.

Seconde période. Lorsque les moyens indiqués à la première n'avaient pas terminé la maladie, elle augmentait d'intensité; on observait alors de la sensibilité à l'abdomen; l'œil s'injectait, la langue devenait plus épaisse, les urines plus rares; la constipation se déclarait. Si le frisson continuait, il était inégal, et ne reparaisait qu'à des heures irrégulières; il arrivait même souvent qu'il cessait totalement, que la fièvre devenait continue, et prenait le type de double-tierce et quelquefois de quarte. Alors l'œil était plus cerné, plus larmoyant; et la céphalalgie, plus intense, donnait du vague aux idées.

On redoublait dans ce dernier cas les moyens employés à la première période; on rendait les boissons plus copieuses, on avait recours à une seconde saignée, aux lavemens laxatifs, aux embrocations émollientes sur l'abdomen, et, quand la maladie prenait le caractère de fièvre régulière, on la combattait par les moyens connus.

Troisième période. Ici le délire était manifeste, le ventre extrêmement sensible; les urines rouges, noirâtres ou brunes; la langue chargée, ciselée et tachetée de stries brunâtres, principalement à sa base; les dents étaient agacées, les lèvres brunes, le visage décomposé, l'œil fixe et hagard.

Alors on employait les vésicatoires aux jambes; les cordiaux, le quinquina, le camphre, le nitre et l'éther préparés suivant la gravité des symptômes et la facilité de les administrer.

Quatrième période. C'est à cette période qu'arrivait la terminaison. Le neuvième jour était le terme critique. Si l'issue devait être malheureuse, on voyait s'établir chez le malade un mieux manifeste, il recouvrait sa raison, tous les accidens avaient l'air de cesser, et du dixième au onzième il était frappé de mort. Si le malade échappait à cette crise, et que la transpiration et les déjections alvines se sou-

tinssent, l'atonie allait toujours en augmentant jusqu'au quinzième ou seizième jour, et lorsqu'à l'aide des cordiaux on pouvait ranimer ses forces, il était bientôt rappelé à la vie. Cependant chez ceux où l'abdomen avait été sensible, et chez lesquels on avait remarqué des symptômes d'hépatite, l'ictère se déclarait, et ne cessait qu'avec la convalescence : du reste, ils n'exigeaient que des soins, des ménagemens, quelques laxatifs, des toniques et une nourriture succulente.

Seconde division.

Première période. A la fin de juillet, l'épidémie prit un autre caractère. Elle présentait les symptômes rapportés dans la première division, mais plus rapprochés, plus intenses. La frisson ne paraissait qu'une fois; la céphalalgie était continue; les vomissemens étaient abondans, explosifs et de nature bilieuse; la stupeur était plus prononcée, la face plus décomposée, la vue plus trouble; le pouls était plein, fréquent, la langue sèche, la soif brûlante.

On administrait les délayans, et quelquefois un vomitif si les circonstances l'exigeaient.

Seconde période. Elle arrivait le cinquième jour. Le délire était toujours croissant, les urines rares, l'abdomen tendu, sensible et brûlant, la constipation opiniâtre. Cet état allait en augmentant jusqu'au dixième jour, malgré l'emploi des moyens qu'on vient d'indiquer.

Troisième période. Les progrès de la maladie restaient dans une espèce de stagnation; l'intensité des symptômes variait suivant les tempéramens. Chez les sujets sanguins, on observait plus de plénitude dans le pouls, et chez ceux qui étaient nerveux plus d'irrégularité. Le contact de la lumière sur l'organe de la vue excitait la céphalalgie; les malades étaient obsédés d'idées sinistres, qu'ils manifestaient dans leur délire. Les moyens de l'art étaient impuissans; néanmoins on observait de l'amélioration chez ceux à qui l'on administrait des toni-

ques. (L'eau rougie , la décoction de kina, les bols camphrés et nitrés, dont la formule ci-après :

Thériaque, un gros.

Nitre, . . }
Camphre, } āā six grains.

Faites dissoudre le camphre et le nitre dans suffisante quantité d'éther, ajoutez la thériaque, et faites, selon l'art, six bols à prendre de deux heures en deux heures). On appliquait aussi des vésicatoires, et dans ce cas on avait à observer leurs effets. Quand ils prenaient une teinte brune, la mort était presque certaine; si, au contraire, elle était jaune-clair, la maladie ordinairement se terminait par le gonflement des articulations, et par suite en rhumatisme aigu.

Quatrième période. On observait chez les malades où le vésicatoire présentait la couleur brune, une grande tenacité des symptômes de la troisième période de la première division. Aux dix-septième et dix-huitième jours survenait quelquefois un relâchement des excrétions alvines que précédait une copieuse expulsion d'urine pendant la transpiration. Succédait ensuite une évacuation involontaire de matières noires, fétides, très-abondantes. Cette crise avait lieu aussi le vingt-unième jour. Alors le malade tombait graduellement dans l'atonie et la prostration; et lorsque du dix-septième au vingtième ou du vingt-unième au vingt-quatrième jour on voyait renaître chez lui des idées saines avec une espèce de satisfaction d'être rendu à la vie, la convalescence était prochaine; si au contraire ce retour avait lieu d'une manière subite et brusque, la mort survenait dans un court espace de temps.

Les vésicatoires rendaient-ils une matière jaunâtre, la prostration avait une durée plus longue, les déjections contenaient une abondance de vers intestinaux; enfin, la convalescence était beaucoup plus tardive. On voyait survenir l'ictère, le gonflement des articulations, celui de quelques glandes, et principalement des parotides, d'où résultaient des dépôts critiques.

Les moyens employés pour combattre ces nouvelles affections étaient ceux indiqués par l'art, selon leur nature et leur période.

Troisième division.

Première période. Du 15 au 20 septembre, la maladie changea encore d'aspect. Ici elle s'annonçait par le frisson et par humidité de la peau, qui était froide et recouverte d'une sueur glutineuse. A cette crise succédaient la céphalalgie, l'épistaxis et le flux hémorrhoidal. Cet état, pendant lequel survenaient des éruptions aux extrémités et principalement sur le dos des pieds, se soutenait quelquefois pendant dix ou douze jours. Ce symptôme s'était déjà fait observer chez des malades de la seconde division; mais dans celle-ci il était plus fréquent. Comme dans les périodes précédentes, la fièvre se divisait en continue et en intermittente, mais la continuité avait moins d'intensité, et l'intermittence reprenait le dessus.

Seconde période. Rien de particulier, si ce n'est la prolongation de la maladie pendant cinq à six jours.

Troisième période. Mêmes caractères que la précédente. Elle se terminait vers le trentième jour.

Quatrième période. La terminaison avait lieu, comme nous l'avons dit, excepté quand, dans la marche de la maladie, il s'était opéré une diversion telle que celle que nous avons rapportée aux dernières périodes de la première et seconde divisions.

C'est surtout ici que la médecine expectante obtint les plus grands avantages; c'est au milieu de la divergence et de la variété des symptômes que l'observation fournit aux praticiens différens moyens employés avec les différens malades. Ces moyens se sont multipliés à l'infini; il y a eu pour ainsi dire autant d'espèce de traitemens qu'il y avait de malades et de convalescens. On a eu recours jusqu'aux amu-

lettres et aux remèdes empiriques accrédités dans le pays. J'ai vu combattre avec succès la diarrhée par des bouillons concentrés de pieds et de têtes de mouton mêlés avec de l'eau de riz : mêmes résultats avec les bouillons de truite. Dans les fièvres intermittentes on employait souvent les infusions de feuilles d'olivier et d'autres plantes amères que nos contrées produisent en si grande abondance; on appliquait aussi comme maturatif, en cas de tumeurs, l'escargot pilé avec de la graine de lin.

OBSERVATIONS.

I^{re}. OBSERVATION.

Le 21 juillet 1826, je fus appelé au domicile du nommé Biangini, cultivateur. Depuis six jours il était alité et s'était abandonné au cours de la nature. Sa maladie s'était déclarée par le frisson, des nausées, des vomissemens et une céphalalgie continuelle, avec épistaxis; après quoi il était survenu une sueur très-abondante, accompagnée de chaleur et d'altération. Jusqu'à ce jour, la fièvre ne l'avait pas quitté.

Je le trouvai la figure altérée, l'œil enflammé et larmoyant; la langue épaisse, saburreuse et bordée de rouge; la bouche sèche, la respiration gênée; des bourdonnemens aux oreilles; le ventre souple et sensible à la région épigastrique; les urines rouges avec un sédiment muqueux; le pouls plein et tendu, les pulsations très-rapprochées; la constipation très-marquée. Je lui fis une petite saignée au bras, et je lui administrai l'eau d'orge miélée; j'ordonnai la diète et des bouillons légers.

Le septième jour, diminution des symptômes. (Quelques sangsues sur le point douloureux de l'épigastre; mêmes boissons.)

Le neuvième, diarrhée abondante, qui dura jusqu'à la fin de la maladie, et qui, vers le douzième jour, fut compliquée de ténésme. (Eau de riz; lavemens émolliens et anodins.)

Le quinzième, mieux sensible. (Un peu de vin mêlé dans l'eau de riz.)

Le vingtième, pleine convalescence.

Le vingt-deuxième (deux onces de manne et un gros de rhubarbe infusés dans du bouillon). Guérison.

II°. OBSERVATION.

Le 25 juillet, Biagini, cultivateur, âgé de vingt-huit à trente ans, malade depuis trois jours. Il avait éprouvé un frisson d'environ une heure, puis céphalalgie, nausées, transpiration froide, les extrémités recouvertes d'un liquide poisseux. Cet état avait été en augmentant jusqu'à ce jour. J'observai qu'il avait le teint jaune, les lèvres tuméfiées, l'œil cave et hagard, la langue chargée de mucosités, les dents sensibles, la respiration gênée, des nausées fréquentes, des coliques, le ventre sensible, constipé, la peau sèche, brûlante; le pouls petit et accéléré.

Il avait été saigné le second jour, et l'ictère, déjà prononcé le premier, avait acquis plus de développement. Je fis administrer de suite vingt-quatre grains d'ipécacuanha.

Le lendemain, les symptômes avaient diminué. Le frisson reparut; la fièvre fut réglée tierce, et cessa, le dix-huitième jour, par l'usage du quinquina et d'une boisson composée d'une once de carotte jaune et quatre feuilles de scolopendre bouillies dans un litre d'eau, à laquelle j'ajoutai six ou huit grains de terre foliée de tartre.

III°. OBSERVATION.

Le 15 août, Mathieu Montelau, âgé de vingt ans. Frisson violent, bouffées de chaleur; céphalalgie violente; mouvement convulsif au moindre bruit, et par suite syncope; le *facies* était pâle, les paupières fermées et cernées d'une aréole noirâtre; la bouche contractée, la chaleur et la soif brûlantes; la langue rougeâtre, tremblante et recouverte d'un enduit limoneux; la parole entrecoupée, les idées désordonnées, la tête pesante et douloureuse.

La saignée fut impraticable, parce que les syncopes survenaient

chaque fois que le malade essayait de se mettre sur son séant : on y suppléa par quinze sangsues autour du cou.

Le lendemain , l'amélioration fut sensible et la douleur cessa ; l'ictère se détermina.

Le 17. (Vomitif ; les amers pour boisson.)

Le 18. (Quinze grains d'ipécacuanha et un gros de rhubarbe.)
Bons effets.

Le 19 au matin , frisson , accès moins violent.

Le 21 , accès plus fort , céphalalgie moindre.

La maladie se prolongea jusqu'à son vingt-unième jour , malgré mes soins. La convalescence fut longue.

IV°. OBSERVATION.

Le 23 août , madame Mariani , âgée de quarante-sept ans , attaquée subitement à la suite des soins qu'elle avait donnés à sa famille. Je la trouvai assise sur son lit , le visage altéré , les yeux fixes et la bouche béante , la langue épaisse et fuligineuse , poussant des cris douloureux. Elle éprouvait de la pesanteur sur l'estomac ; cependant la respiration était libre , la peau , surtout aux pieds et aux mains , était froide et humide ; le pouls n'était sensible qu'à l'artère axillaire.

Je fis appeler un de mes confrères , auquel je proposai la saignée pour arrêter l'excitabilité nerveuse , et , malgré son opposition , ce moyen , employé deux jours après , avec quelques antispasmodiques , fit cesser tous les symptômes de la maladie.

V°. OBSERVATION.

4 septembre. Pála... , âgé de trente-quatre ans , affaibli par une maladie contractée dans les prisons , fut saisi de frisson violent et de tous les autres symptômes de l'épidémie.

Je le trouvai couché les yeux fixes , dans un état d'apparente insensibilité. La peau et la cornée étaient jaune-citron , les extrémités froides , humides , poisseuses ; la respiration libre et régulière , le pouls

petit, fréquent, les pulsations des carotides sensibles à la vue. La bouche béante découvrait une langue et des gencives épaisses et jaunâtres; le ventre était tympanisé. L'accès dura huit heures. Le malade conserva après un léger abattement et la teinte jaune de la cornée; mais la peau avait repris sa couleur naturelle et le ventre sa souplesse.

J'ordonnai le quinquina en boisson et en lavement, et une potion antispasmodique le soir.

Le 5, je profitai de l'intermittence pour administrer un vomitif.

Le 6, l'accès n'arriva qu'à onze heures du matin, fut moins intense et ne dura que deux heures. (Même régime.)

Le 7, purgation. (Un verre de décoction de kina; un lavement *idem.*)

Le 8, la fièvre ne parut pas.

Le 10, il ne restait qu'une faiblesse, et de ce jour le malade marcha vers sa guérison.

VI. OBSERVATION.

Le 10 août, Antoine Gaffori, mon neveu, enfant de dix à onze ans, fut saisi d'une céphalalgie tellement violente, qu'on fut obligé de le coucher.

Après avoir éprouvé successivement tous les autres symptômes de l'épidémie, la face supérieure des pieds se tuméfia, devint douloureuse, se crevassa et mit à nu des pustules noirâtres. Le lendemain survinrent le frisson, la chaleur, la transpiration, sans que la céphalalgie cessât. Dans cet état les yeux étaient secs, la pupille dilatée; le jour ainsi que le bruit incommodaient le malade. La fièvre continua pendant la nuit; tourmenté de rêvasseries, il se réveillait en sursaut en jetant des cris; la plus petite contrariété excitait sa fureur. Cet état dura environ dix jours, pendant lesquels on administrait inutilement des boissons délayantes. Du dixième au vingtième jour, les symptômes prirent un caractère de plus en plus alarmant. Quelques sangsues avaient été appliquées autour du cou et sur l'épigastre, d'après l'avis d'un médecin de la garnison et contre la volonté du malade. Malgré nos

soins et nos précautions, nous ne parvîmes à arrêter le sang que le lendemain. La céphalalgie diminua, mais fut remplacée par un complet abattement. Nous mîmes le malade à l'eau d'orge avec du sirop de gomme.

L'appétit reparut, et on lui permit des bouillons. Je remarquai que le ventre était ballonné, et que sans cesse il portait ses doigts aux narines et à l'anus, où le prurit était considérable. En rapprochant ces signes de ceux de la première période, je crus apercevoir une complication vermineuse. Je proposai les anthelminthiques en boisson et en lavement; mais ces moyens étant restés insuffisants, j'ajoutai l'huile de ricin. Enfin, vers le vingt - unième jour, une crise naturelle détermina une déjection de matières au travers desquelles je comptai jusqu'à quatre-vingt-dix vers intestinaux d'une longueur extraordinaire. La maigreur du malade était extrême, l'atonie générale, et il nous restait bien peu d'espoir. Cependant, du 22 au 23, il y eut une apparente amélioration; mais, le 25, il tomba dans une stupeur profonde. Les parotides commencèrent à se gonfler, et acquirent bientôt un tel volume, qu'elles empêchaient la déglutition. Le 30, on y observa de la fluctuation; on mit en usage les maturatifs et les escharrotiques pour accélérer l'évacuation du pus. Après l'ouverture de cette tumeur, et du trente-cinquième au quarantième, d'autres se manifestèrent au bras et à l'épaule. On en fit l'ouverture; mais pendant ce temps le pus des parotides s'était pratiqué une issue à travers les oreilles. La phthisie suppurative survint, et le malade succomba le cinquantième jour.

Je pourrais rapporter plusieurs autres observations de ce genre, mais je crois pouvoir me borner à ce petit nombre, qui suffira pour caractériser cette épidémie dont fut attaquée près de la moitié de la population de la ville de Corté.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Sudor ille quidem est optimus , quâ die critico febrem ex solvit ; utilis autem qui levat : verum qui est frigidus , ac solum circa caput et collum exsudat , pravus ; et enim ad diuturnitatem et ad periculum talis apparet. 639.

II.

Quæ in erraticis febribus sunt nigræ , nubeculæ , quartanas denuntiant. 671.

III.

Spumans dejectio in acutis undiquaque biliosa , mala ; mala item præalba. 701.

IV.

His peior est pultacea dejectio stercorosa.

